

August 2022

## DU TRAUMATISME A LA RESILIENCE : LES CAS DU SYNDROME DE BEYROUTH D'ALEXANDRE NAJJAR ET DE BEYROUTH 2020 JOURNAL D'UN EFFONDREMENT DE CHARIF MAJDALANI (ETUDE COMPARATIVE) | FROM TRAUMA TO RESILIENCE: THE CASES OF BEIRUT SYNDROME BY ALEXANDRE NAJJAR AND BEIRUT 2020 DIARY OF A COLLAPSE BY CHARIF MAJDALANI (COMPARATIVE STUDY)

Ilham Slim-Hoteit

*Professeur de Littérature Française à l'Université Libanaise, ihoteit@hotmail.com*

Lama Farhat

*Doctorante à l'Université Libanaise, farhat@live.com*

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

### Recommended Citation

Slim-Hoteit, Ilham and Farhat, Lama (2022) "DU TRAUMATISME A LA RESILIENCE : LES CAS DU SYNDROME DE BEYROUTH D'ALEXANDRE NAJJAR ET DE BEYROUTH 2020 JOURNAL D'UN EFFONDREMENT DE CHARIF MAJDALANI (ETUDE COMPARATIVE) | FROM TRAUMA TO RESILIENCE: THE CASES OF BEIRUT SYNDROME BY ALEXANDRE NAJJAR AND BEIRUT 2020 DIARY OF A COLLAPSE BY CHARIF MAJDALANI (COMPARATIVE STUDY)," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 4: Iss. 1, Article 6.

DOI: <https://www.doi.org/10.54729/WGTU9305>

Available at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal/vol4/iss1/6>

This Article is brought to you for free and open access by Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact [ibtihal@bau.edu.lb](mailto:ibtihal@bau.edu.lb).

---

## DU TRAUMATISME A LA RESILIENCE : LES CAS DU SYNDROME DE BEYROUTH D’ALEXANDRE NAJJAR ET DE BEYROUTH 2020 JOURNAL D’UN EFFONDREMENT DE CHARIF MAJDALANI (ETUDE COMPARATIVE) | FROM TRAUMA TO RESILIENCE: THE CASES OF BEIRUT SYNDROME BY ALEXANDRE NAJJAR AND BEIRUT 2020 DIARY OF A COLLAPSE BY CHARIF MAJDALANI (COMPARATIVE STUDY)

### Abstract

Cette étude se veut une tentative de penser, d’interpréter et d’analyser la notion de résilience et de bien étudier les facteurs et mécanismes qui en découlent sous l’emprise d’enjeux historiques, psychiques, sociaux et culturels. Boris Cyrulnik définit la résilience en tant que « processus biologique, psychoaffectif, social et culturel qui permet un nouveau développement après un traumatisme psychique ». Elle se présente ainsi comme une expérience ne pouvant être vécue qu’après avoir connu divers chocs, turbulences et perturbations, qu’ils soient d’ordre individuel ou collectif. Les romans d’Alexandre Najjar *Le syndrome de Beyrouth* et de Charif Majdalani *Beyrouth 2020 Journal d’un effondrement* semblent offrir un espace idéal à l’étude de cette question, vu que l’Histoire récente du Liban (de 1970 à 2021), jalonnée par les guerres et les traumatismes autant psychiques que physiques, forme une matière première à l’écriture des deux romans. Les deux auteurs veillent à reproduire les événements à travers le regard du peuple libanais phagocyté par les crises et les guerres, tantôt dans le but d’incriminer les uns ou les autres, tantôt dans le but de combattre ou d’abandonner tout simplement, mais aussi pour montrer que c’est lorsque l’Histoire est au comble de sa complexité plaçant l’homme sous le sceau du traumatisme et de la rupture que la résilience émerge et que d’importantes alternatives y surgissent rapidement. Comment appréhender la résilience à l’aune des bouleversements politiques et socio-économiques, dans un contexte d’instabilité, et où guerres, catastrophes et pandémies risquent d’installer l’individu dans la résignation ? En d’autres termes, comment individu et collectivité pourraient-ils se forger un système de réorganisation interne, en vue d’une meilleure endurance des chocs successifs ? En répondant à ces questions, nous cherchons dans cette étude comparative, à montrer les convergences et les divergences de ces deux romans par rapport à la problématique du traumatisme et de la résilience

### Keywords

résilience, traumatisme, résignation, guerres, catastrophes, pandémies, reconstruction, resilience, trauma, resignation, wars, disasters, pandemics, reconstruction

La résilience est un concept complexe et mouvant devenu, au cours des années, rassembleur de champs épistémiques très variés, tels l'écologie, l'économie, la psychologie, l'anthropologie et la sociologie. Boris Cyrulnik, psychiatre et psychanalyste français, définit la résilience en tant que « processus biologique, psychoaffectif, social et culturel qui permet un nouveau développement après un traumatisme psychique » (Cyrulnik, 2008, p.12). Cette notion se présente ainsi comme une expérience ne pouvant être vécue qu'après avoir navigué dans divers chocs, turbulences et perturbations, qu'ils soient d'ordre individuel ou collectif.

Les romans d'Alexandre Najjar *Le syndrome de Beyrouth* et de Charif Majdalani *Beyrouth 2020 Journal d'un effondrement* semblent offrir un espace idéal à l'étude de cette question, vu que l'Histoire récente du Liban (de 1960 à 2021), jalonnée par les guerres et les traumatismes autant psychiques que physiques, forme une matière première à la création des deux romans. En effet, les auteurs veillent à reproduire cette Histoire à travers le regard du peuple libanais phagocyté par les crises et les guerres, tantôt dans le but d'incriminer les uns ou les autres, tantôt dans le but de combattre ou de montrer tout simplement ses effets délétères, mais surtout pour montrer que c'est lorsque l'Histoire est au comble de sa complexité plaçant l'homme sous le sceau du traumatisme et de la rupture que la résilience émerge et que d'importantes alternatives y surgissent rapidement.

Cela dit, comment appréhender la résilience à l'aune des bouleversements politiques et socio-économiques, dans un contexte auquel préside l'instabilité, et où guerres, catastrophes et pandémies risquent d'installer l'individu dans la résignation ? En d'autres termes, comment individu et collectivité pourraient-ils se forger un système de réorganisation interne, en vue d'une meilleure endurance des chocs successifs ?

En répondant à ces questions, nous cherchons dans cette étude comparative, à montrer les convergences et les divergences de ces deux romans par rapport à la problématique du traumatisme et de la résilience et ce en se fiant à l'apport de plusieurs chercheurs, psychanalystes et théoriciens tels Cyrulnik, Bachelard, Jung et Genette entre autres. De la titrologie, passant par la narration, le chronotope et les chocs traumatiques aux niveaux psychologique et somatique, nous tenterons au terme de cet article de saisir les étapes et phases principales du chemin résilient.

Cela dit, il est difficile d'aborder les romans d'Alexandre Najjar et de Charif Majdalani sans s'attarder au prime abord sur l'appareil titulaire lequel, indissociable qu'il soit des textes qu'il annonce, regorge de dimensions symboliques et foisonne de multiples connotations. En effet, les titres nous soumettent tout de suite à une représentation inquiétante et malaisée de l'espace : si Beyrouth, capitale de cette « arrogante petite Suisse qui se prenait pour l'héritière d'une nation antique » (Majdalani, p.15), se trouve au cœur de cet « acte de baptême » (Genette, 1987, p.83) y revenant constamment tel un leitmotiv, sa manifestation fuit cependant sa pure signification spatiale pour se doter de traces singulières qui, une fois démasquées, nous déçoivent. Associée aux termes « syndrome » et « effondrement » lesquels évoquent à la fois les prémisses d'une pathologie et les germes de la ruine, Beyrouth fuit ainsi sa fonction de refuge et échoue dans son rôle protecteur, installant les figures de catastrophes au cœur de ses configurations, pour annoncer par la suite une crise du territoire.

En parlant du *Syndrome de Beyrouth*, Alexandre Najjar ne manque point au début de son roman d'y faire l'analogie avec le « syndrome de Stockholm », observé comme un « sentiment de sympathie ressenti par la victime pour son agresseur, ce qui conduit cette dernière à se laisser aller jusqu'à adopter une attitude pouvant atteindre la soumission totale » (Oliveria, 2005, p.167). Les perturbations aux niveaux comportemental et émotionnel se traduisent par l'usage des termes « victime » et « sympathie » en opposition aux mots « agresseur » et « soumission », ce qui montre la fragilité psychologique de l'individu sans défense dans l'une de ses manifestations les plus palpables.

À ce rapport inquiet à l'espace s'ajoute celui du temps, présent dans le roman de Majdalani à travers le nombre « 2020 » lequel, bien que non qualifié, rappelle le poids de l'indicible. Le lecteur éveillé qui connaît l'Histoire libanaise récente peut facilement déceler ce témoignage silencieux de « l'Année terrible » (p.249) telle que baptisée par Najjar, année de la pandémie, du début de la crise économique, mais surtout celle de l'explosion désastreuse du port de Beyrouth.

Cela dit, et si l'intitulation dans les deux romans relève du « thématique » (Genette, 1987, p.85), celle de Majdalani se distingue par sa double fonction à la fois « thématique » et « rhématique », (Genette, 1987, p.93) étant donné que le mot « journal » nous renvoie tout de suite au genre de l'œuvre désignée, ici le journal. Cependant, loin d'être uniquement intime, ce journal va nous plonger au sein d'une relation binaire trouvant son impulsion à la croisée de deux pôles dont

l'un annonce la vie intime quotidienne de l'auteur-narrateur, l'autre celle de la société ; l'un plié aux exigences de l'existence personnelle, l'autre appliqué à explorer les horizons de l'Histoire d'un Liban en perpétuelle mutation.

C'est ainsi que les narrateurs des romans objets de cette étude nous emportent avec eux dans les méandres de l'Histoire douloureuse d'un pays phagocyté par les crises et les guerres et abandonné à un sort fatidique qui ne cesse de le détruire.

« Femme meurtrie et digne à l'image de Beyrouth » (p.12), Amira Metri, narratrice autodiégétique à laquelle Najjar l'auteur-narrateur, présent exclusivement dans l'avant-propos du roman, confie la narration, prend la parole et raconte son histoire personnelle laquelle se veut à l'image de l'Histoire de sa ville: « A bien y réfléchir, mon destin et celui de Beyrouth se sont souvent confondus au cours de ces vingt ans passés au Liban, comme si, par une sorte d'osmose, mon existence et celle de ma ville se répondaient à la manière de deux échos » (p.288). Ainsi, réfugiée en France loin des vacarmes de Beyrouth, repliée à Saint-Malo après 20 ans de combats, de déceptions et de guerres, Mitri transpose-t-elle à travers une narration « ultérieure » (Genette, 1972, p. 229) dans sa majorité, le cheminement turbulent des actions.

À travers un panoramique historique bien détaillé, la narratrice délimite l'Histoire libanaise contemporaine en trois volets principaux que voici : d'abord celui de (1960-2000) parcouru surtout par la guerre civile, ensuite celui de (2000-2019) caractérisé par la reconstruction de Beyrouth mais aussi par l'occupation israélienne et les innombrables attentats qui ont visé plusieurs ministres parmi lesquels Rafic Hariri dont la mort a formé « une page qui se tournait dans l'histoire du Liban moderne » (p.139), et enfin l'année 2020, année de la crise économique, de la pandémie et de l'explosion du port de Beyrouth.

Bien que la narratrice veille à reconstruire les incidents dans leur détail, elle nous livre en même temps les actions d'une façon précipitée comme pour imiter l'empressement des malédictions qui sont, d'une manière ou d'une autre, la répétition rebutante du même : « nous arrivâmes Thierry et moi sur les lieux de l'attentat qui venait de viser [...] Marwan Hamade » (p.134) ; « cet attentat-là a visé Rafic Hariri » (p.137) ; « une charge explosive placée sous la voiture de Samir Kassir » (p.150) ; « Gebrane Tuéni assassiné par une voiture piégée » (p.163) ; « May Chidiac monta à bord de sa Range Rover [...] une explosion retentit » (p.167) ; « Pierre Gemayel a été assassiné » (p.172) ; « l'armée israélienne riposta, pilonnant violemment plusieurs ponts et axes routiers » (p.179).

Parallèlement, répond à cette houle d'événements la vie tumultueuse de la narratrice. Cette traversée s'organise en effet autour d'un double principe : double métier (combattante et journaliste), double confession (père chrétien orthodoxe et mère musulmane chiite), double culture (libanaise et française) et enfin double destinée : celle de combattre pendant toute une vie et de fuir son pays au dernier moment.

Cela dit, et dans un mouvement de mimétisme, l'histoire personnelle d'Amira s'unit à celle collective de Beyrouth, épousant ainsi les mêmes horreurs et épouvantes. La narratrice se voit obligée, à partir de son travail de journaliste, d'être héritière d'un cumul de souffrance, d'assister à tous les événements fatidiques qui ont envahi, année après année, les plis de sa ville. Bien plus, à cette nébuleuse de défaites répond celle de sa vie amoureuse, laquelle, allant d'échec en échec, se voit ravagée à la fin du roman par la mort de son amant, qui, à l'image de Beyrouth, meurt lui aussi suite à l'explosion du port, emporté par ses plaies et blessures.

Cet entrelacement fécond entre l'histoire personnelle et l'histoire collective trouve son écho dans *Beyrouth 2020 journal d'un effondrement*, où, à travers une narration « simultanée » (Genette, 1972, p.229), deux espaces semblent conjointement orchestrés les rapports aux événements du récit : l'espace intérieur, celui de la maison et ses objets les plus simples, et l'espace extérieur, celui de tout une cité. À travers une représentation sombre et peu rassurante des deux endroits, nous notons un espace muni d'une grande perméabilité, contaminé par la même destruction progressive, indissociable de la ruine du pays.

Tout d'abord, l'auteur-narrateur ne manque pas de pointer la rigidité de l'espace intérieur, ce « grand berceau » (Bachelard, 2011, p.26) censé être source de bien-être et de stabilité. Or, la maison du narrateur semble envoyer des signaux qu'il faut absolument interpréter : de l'effondrement de la machine à laver, jusqu'à celui des climatiseurs, allant vers la fuite d'eau sous l'évier, la maison se voit s'effriter peu à peu, annonçant l'effondrement de la cohésion de l'espace, signant ainsi le sceau de la déconstruction : « la machine à laver faisait un drôle de bruit » (p.8) ; « le réparateur est venu » (p.24) ; « deux de nos climatiseurs sont à la peine, et ne refroidissent

presque plus » (p.68); « il y avait une fuite d'eau sous l'évier » (p.88). Le rapport peu rassurant au chez-soi est donc bien palpable. En effet, derrière ce jeu de déconstruction spatiale s'impose une volonté de dire un monde où tout bascule : aucune représentation stable de l'espace ne fait autorité. Par ailleurs, les objets ont l'air de rejouer en sourdine les affres de la guerre extérieure. Nous notons ainsi que la ville et ses rues se déconstruisent en même temps que se décompose l'espace intérieur : « il n'y a plus d'électricité du tout » (p.27) ; « les rues deviennent des gouffres insondables » (p.27) ; « il n'y a plus rien. Les galeries d'art n'exposent plus » (p.44), « pas de festivals » (p.44), « plus de salons de livre » (p.44) ; « il n'y avait pas d'eau » (p.58) ; « la destruction des paysages, des forêts, des montagnes » (p.60).

Face à ce morcellement constant, la ville se transforme en un lieu labyrinthique doté de véritables forces maléfiques, dans lequel rôde le vrai drame de tous les citoyens. L'auteur-narrateur, à l'image de la collectivité, se voit obligé d'errer dans des chemins dédaléens et complexes suintant l'étouffement, l'asphyxie, le chaos et l'échec : « je passe ma journée à courir d'une banque à l'autre » (p.11); « j'ai été pris dans un énorme embouteillage » (p.30) ; « ce matin [...] un embouteillage est causé par le stationnement d'une gigantesque grue » (p.44) ; « j'ai dû faire plusieurs détours, des rues étaient barrées » (p.90).

Ce n'est que vers la fin du roman que vint le moment fatidique : par un mouvement précipité d'imitation, les deux espaces qui portaient en eux les germes de l'effondrement se voient dépérir en peu de temps. Suite à l'explosion, les espaces friables se confondent et s'embrouillent annonçant ainsi l'effacement total de toute une ville, de toute une vie : « en quelques secondes, tout ce qui restait debout était envoyé à terre » (p.99); « les bris de vitres, de l'argent et nos cartes d'identité » (p.104). Le choix de la « carte d'identité » n'est certainement pas fortuit : l'appartenance et l'existence de tout un peuple sont ici mises en question.

Face à ce déferlement chaotique de traumatismes, individus et collectivité sont assujettis à divers brouillages et sont par la suite ébranlés dans leurs fondements, ce qui va certainement développer des perturbations majeures et des chocs traumatiques tant au niveau psychologique que somatique.

Si la notion de trauma a été abordée depuis Janet et Freud, elle continue à vrai dire à l'être jusqu'à nos jours vu que nos sociétés sont constamment soumises à des crises, catastrophes et perturbations aussi destructrices que subversives, lesquelles engendrent, comme conséquences intangibles, des identités problématiques. En parlant de crises et de violences, Boris Cyrulnik affirme que ces notions « provoquent des traumatismes qui déchirent la vie psychique » (2017, p. VII). Un trauma correspond ainsi à « tout événement qui perturbe l'équilibre affectif d'une personne et provoque la mise en œuvre de ses mécanismes de défense » (Haesevoets, 2007, p.2).

Dans cette optique, et par l'entremise de divers personnages constamment soumis au contexte libanais destructeur, les auteurs ont réussi à scruter l'histoire d'une souffrance psychologique et d'une déchirure intérieure de tout un peuple. De l'angoisse, à l'inquiétude, passant par la colère, la tristesse et le sentiment d'impuissance, les personnages des deux romans semblent avoir hérité le même legs perturbé, et se voient ainsi cumuler des relations conflictuelles porteuses de ruine et de désespoir. Cela dit, et bien que les narrateurs aient tous les deux démontré une certaine solidité dans leur rapport aux désastres rencontrés, ils n'ont pas néanmoins manqué de révéler à plusieurs reprises leurs faillites et faiblesses. De ce fait, différents affects à tonalité dépressive se sont progressivement dérobés de leur parcours lesquels peuvent se lire de plusieurs manières que voici : des troubles subjectifs, des troubles psychosomatiques et des troubles de conduites sociales (Houballah, 1998, p. 178).

Majdalani use d'une stratégie toute particulière pour rendre compte des différentes réactions défensives face aux atteintes à l'équilibre psychique, et ce tantôt à travers des réflexions et sentiments centrés sur lui-même : « de quoi puis-je être certain ? » (p.31) ; « l'impact direct sur moi [...] est certain, et se ressent dans l'inquiétude, l'angoisse, [les] scénarios catastrophiques [et les] doutes soudains » (p.31) ; « cela ressemble à un deuil » (p.32) ; « la même impression de ténèbres » (p.41) ; tantôt centrés sur la société et les gens qui l'entourent : « le rêve de départ des jeunes » (p.19); « les suicides » (p.31); « la décision de partir » (p.96); « le désespoir et l'épuisement sont immenses mais aussi la colère » (p.123), et enfin à travers le personnage de sa femme, psychothérapeute qui, paradoxalement, finit par perdre la consistance de ses repères : « submergée d'émotions et de sentiments complexes et épuisants » (p.72) ; « j'ai commencé à ressentir de l'anxiété » (p.73) ; « une grande oppression [...] un besoin de crier » (p.73) ; « beaucoup de frustrations » (p.74); « colère, tristesse, sentiment d'impuissance » (p.74) ; « cette

impression d'être en permanence victime de cette force méchante qui ruine et détraque » (p.88). À travers le partage de certaines séances avec ses patients, notamment celle d'un fils endeuillé par la mort de sa mère suite à un cancer qui a ravagé son corps, ou le sentiment de perte de dignité d'une fille rescapée de deux cancers, Nayla fait l'analogie avec ce qu'elle vit et ressent, et avec le vécu quotidien de toute sa ville : « je viens de comprendre [...] il s'agit de ce pays qui agonise, qui dépérit, il s'agit du deuil de tout ce que nous avons fait, de la splendeur de nos vies passées, de ce dont nous avons rêvé » (p.79). Le Liban s'apparente ainsi à un corps meurtri par un cancer qui continue à ronger son corps sans pitié ni merci.

Parallèlement, la narratrice du *Syndrome de Beyrouth* nous renvoie aux mêmes réactions de désenchantement dont les racines propulsent leur prolongement le long du roman. Ces contrecoups émanent pourtant dans leur majorité de son propre intérieur comme pour refléter ceux de toute une société : « la guerre qui [...] m'empêcha d'être heureuse et de vivre normalement » (p.25) ; « colère » (p.46) ; « je tremble » (p.57) ; « je me sentais déjà trahie par mon pays, abandonné de Dieu » (p.72) ; « tristesse sans nom » (p.152) ; « je me sentais orpheline, amputée » (p.152) ; « je fondis en larmes » (p.195). Bien que le témoignage de Mitri démasque un chevauchement de sentiments pénibles et enchevêtrés, il dévoile en même temps d'autres troubles difficiles à gérer comme « la culpabilité du survivant » (Houballah, 1998, p.179) qui se manifeste par un douloureux sentiment de culpabilité et de trahison après avoir survécu à un drame : « l'on se demande [...] si on a le droit de vivre, aimer ou rire normalement alors qu'on a côtoyé la mort et que plus de deux cent personnes n'ont pas eu la chance de lui échapper » (p.278).

Si ces troubles psychogènes ont longtemps maintenu les personnages romanesques dans des situations instables, ils présentent cependant comme particularité l'apparition éclatante et parallèle de tout un arsenal de symptômes physiques flagrants. En fait, est-il vraiment possible de faire une délimitation entre l'état physique et celui psychique ? Le corps est-il totalement déconnecté de l'esprit ? Pour répondre à cette question, nous nous appuyons sur la psychanalyse de Carl Jung lequel affirme qu' « un fonctionnement défectueux de l'âme peut porter au corps de notables dommages, de même que réciproquement une affection physique peut entraîner une souffrance de l'âme. Car l'âme et le corps ne sont pas des éléments séparés ; ils constituent, au contraire, une seule et même vie ». (Jung, 1993, p. 197).

C'est ainsi que les corps des personnages vont témoigner du mal être qui les habite : chez Nayla, « fatigue » (p.77), « épuisement », (p.123) ; « de gros troubles de sommeil » (p.73), « une grande oppression sur la poitrine » (p.73) ; « muscles engourdis », chez Amira, incapacité « de dormir » (p.47), « douleur » (p.71), « état de somnambulisme » (p.278). Tous ces symptômes ne sont à vrai dire que le reflet du désordre intérieur qui les assaille.

À ce stade dans notre analyse, et face à ce contexte d'instabilité et d'horreurs vécu, plusieurs questions urgentes s'imposent avec trop d'acuité : est-ce dire que tout traumatisme va entraîner des effractions permanentes au sein de la communauté ? Le concept de trauma est-il lié à une sorte de résignation inéluctable qui s'incorpore durablement telle une maladie difficile à guérir ? Et enfin, ces épreuves en durées pourraient-elles aboutir à une sorte de réorganisation interne apte d'aboutir à un nouveau développement ? La résilience peut-elle naître des affres du traumatisme ?

Pour rendre compte de ce questionnement, il faut tout d'abord savoir que la résilience a partie liée au concept du trauma, dans ce sens où elle ne peut être abordée que dans un contexte de crises et de ruptures. Cela dit, le fondement de cette notion réside dans cette « possibilité de se remettre à vivre après une agonie psychique traumatique ou dans des conditions adverses » (Cyrułnik, 2014, p. XIII). La locution « se remettre à vivre » montre bien l'aspect évolutif de la résilience ainsi que son aptitude à élaborer sans arrêt des phases transitionnelles nouvelles toujours en devenir. De ce fait, et pour devenir résiliente, toute victime de catastrophes doit réussir à édifier toute une chaîne d'attitudes de protections formant ainsi « les étapes du cheminement résilient » (Coutanceau & al., 2012, p.5). Quelles sont alors les stratégies qui ont permis aux personnages romanesques de continuer à vivre après avoir été au cœur de la tragédie ?

En effet, l'examen scrupuleux des deux romans nous conduit inéluctablement à dresser les contours et pourtours de deux phases principales que voici :

Dans un premier temps, et malgré toute la part sombre qui arpente les récits, nous notons les lueurs d'une certaine « confrontation au trauma et [une] résistance à la désorganisation psychique » (Coutanceau & al., 2012, p.5) et ce à travers le recours à certaines « défenses d'urgence » comme le déni, l'humour et le passage à l'acte à travers quelques révoltes éphémères. Ces réactions immédiates visant à interdire l'effondrement psychique se dévoilent surtout dans *Beyrouth 2020*, où

Majdalani veille à mettre à nu cette « tentation du déni, celui qui nous a fait vivre 30 ans si joyeusement » (pp.31, 32), celui qui a poussé « les habitants qui vivent au pied d'un volcan » (p.16) à prétendre « que ça a toujours été comme ça et que ça le sera encore longtemps » (p.16).

En effet, ces faire-semblant sont doublés d'une sorte d'adaptation qui pousse les personnages à reprendre en quelque sorte le cours de leur vie et à replonger par la suite dans leurs activités sociales et professionnelles : « nous sommes sortis tard, ce soir, ma femme et moi de Super Vega » (p.27) ; « nous allons encore au pub, nous dînons avec nos amis, ma femme travaille beaucoup » (p.32) ; « nous avons dîné hier soir chez Pierre et Nada ». À vrai dire, ces adaptations aspirent à camoufler les perturbations intenses et aléatoires et ne sont telles qu'en apparence.

Masquées par une forme d'humour et de sarcasme : « il a ri [...] puis il a ajouté que c'était heureux » (p.24) ; « les sarcasmes vont bon train : cette année, les moutons peuvent dormir tranquilles » (p.93), ces adaptations forment des « stratégies compensatoires et visent à mettre à distance la souffrance liée au traumatisme » (Coutanceau & al., 2018, p.244).

Ces modalités protectrices sont parcourues de temps à autre par des soubresauts allant jusqu'à la revendication de certains droits. En conséquence, les révoltes émergent simultanément des deux romans témoignant « des cris de rage impuissante » (Majdalani, p.35) ; « des mouvements de revendications spontanées » (Majdalani, p.53) ; « des hommes, des femmes, des enfants [...] exprimer leur révolte (Najjar, p.140) ; et des « milliers de citoyens qui affluaient » (Najjar, p.242) d'une ville qui essaye « de muer, pour se transformer et évoluer » (Najjar, p.256). Bien que transitoires, ces phases forment une assise solide dans l'élaboration du chemin résilient et constituent par la suite une matière première à la formation de la résilience.

Dans un deuxième temps, et dans l'espoir d'édifier les fondements d'une nouvelle naissance, se produit un travail d'« intégration, élaboration et reprise d'un néo-développement » (Coutanceau & al., 2018, p.5), travail qualifié de « mature » où la résilience s'appuie cette fois-ci sur le « processus de mentalisation » (Coutanceau & al., 2018, p.5) c.-à-d. sur une mise en sens du vécu traumatique et ce en recourant à diverses réactions telles l'écriture, la psychothérapie, la solidarité et le soutien social. Durant cette phase, la personne traumatisée affronte la nécessité de mettre des mots à sa souffrance pour pouvoir l'aborder ultérieurement sous une nouvelle perspective.

Ainsi, martelés par des impasses psychologiques qui ont paralysé en quelque sorte leur système affectif, les narrateurs affirment-ils à voix haute avoir recouru à l'écriture pour anesthésier puis cicatriser leurs blessures : « j'ai ressenti le besoin de coucher mon expérience sur le papier » (Najjar, p.12) ; « les mots [...] m'ont permis de ne pas faire naufrage » (Najjar, p.12) ; « lorsque je suis sur ma terrasse en train d'écrire ces lignes [...], je pourrais croire que tout est encore semblable [...] les pensées optimistes alors remontent » (Majdalani, p.31). En parlant du roman de Majdalani, Valérie Marin La Meslée note que l'auteur-narrateur compose ses cours chapitres « depuis sa terrasse ensoleillée, dans le calme d'une écriture sans pathos, mais dont on sent qu'elle est une thérapie » (La Meslée, 2020). Force est de constater le rôle soignant, curatif et salvateur des mots lesquels, tout en adoucissant les calvaires et maux, forment une sorte d'« exutoire, de rédemption même » (Najjar, p.74).

À cette force salvatrice de l'écriture s'ajoute celle de la psychothérapie, symbolisée par le personnage de Nayla laquelle s'est vue opérer des consultations urgentes pour un tas de gens traumatisés, mais aussi pour elle-même, ne serait-ce qu'une tentative d'articuler les images éparses pour « ramener l'ordre dans le désordre, l'harmonie dans la désharmonie » (Jung, 1993, p. 21). Nayla s'apparente ainsi aux « tuteurs de résilience » (Coutanceau & al., 2018, p. 246) lesquels jouent un rôle primordial dans la voie du rétablissement.

Ce réseau de soutien professionnel est doublé par celui social où l'on note les Libanais constituer à maintes reprises « un bel exemple de solidarité » (Najjar, p.252) et ce durant les révoltes, mais surtout après l'explosion du port où des « centaines de volontaires venus des quatre coins du pays » (Najjar, p.277) et des « milliers de personnes [...] se sont engagés dans des travaux de déblaiement » (Majdalani, p.114) dans une tentative de « refuser de se laisser abattre » (Majdalani, p.114). Ces liens de solidarité facilitent à vrai dire la reconstruction résiliente et aident le peuple libanais à sortir de l'engrenage destructeur dans lequel il était entraîné pour enfin comprendre qu'il « ne plierait pas ou, s'il avait plié sous la violence du coup porté, ne casserait pas » (Majdalani, p.120).

Si ces messages d'espoir peuvent être déchiffrés derrière l'opacité des mots, c'est que les auteurs ont voulu proposer, au sein du chaos, une invitation à redéfinir le sens de l'existence pour parvenir à trouver le chemin de l'universellement humain, si difficile que soit cette entreprise.

C'est là qu'affleurent les thèmes de l'amour et de l'appartenance territoriale lesquels se présentent comme moyen de lutter contre la violence et comme exigence de reconstruction et de réparation.

Par une quête tout imprégnée de symbolisme, l'auteur-narrateur de *Beyrouth 2020* nous emmène avec lui dans cette difficile tentative d'appropriation d'une terre vierge, synonyme de « lien et de sens » (Cyrulnik, 2003, p.14), synonyme de lieu de vie différent et nouveau mais surtout rassurant. La terre est à comprendre ici comme « garante de la mémoire, de la famille, de la possession » (Lepage, 2016, p.107). Elle est le symbole de vie, de l'identification voire de l'existence. D'ailleurs, c'est Majdalani lui-même qui l'affirme : « acheter une terre avec les derniers sous qui vous restent, rêver de construire dessus quelque chose, cela devient un acte de résistance contre l'idée même d'effondrement » (p.92).

À ce besoin impérieux de lutte et d'appartenance répond celui de l'amour dans *Syndrome de Beyrouth*. L'âme dépaysée de la narratrice s'est enfin apaisée lorsqu'elle a compris que l'amour est un rempart qui préserve l'humanité de l'être et le protège contre les dégâts de la vie : « je me suis enfin libérée » (p.254) ; « du moment qu'on s'aime, tout ira bien » (p.265). Bien qu'elle ait quitté son pays après la mort de son amant, fatiguée d'être constamment trahie par sa ville, Amira Mitri tente malgré tout de se reconstruire à sa façon et ce en répétant à maintes reprises : « je n'ai pas fui. Je me suis sauvée » (pp.11, 15). Nourrie de déception, Mitri avait besoin de s'éloigner du mal-être qui la tourmente pour pouvoir résister à l'effraction traumatique. Après tout, la résilience ne vise pas à effacer les drames et ne garantit pas un rebond pacifique, mais cherche plutôt à pouvoir supporter les catastrophes et les anticiper pour pouvoir continuer.

En évoquant le personnage de Mitri ainsi que la notion de résilience, Najjar explique lui-même dans un entretien recueilli par Hobeika que « la résilience est une arme à double tranchant. Elle permet certes de survivre, d'encaisser les coups, mais c'est une sorte d'anesthésie, voire un acte de lâcheté dans la mesure où elle annihile le besoin de révolte ». (J. Hobeika, 2021). Mitri reflète ainsi la complexité de cette notion dans ce qu'elle porte d'éléments contradictoires : « persister/changer, stabilité/agilité ou robustesse/vulnérabilité » (Sinai, A., petit traite, p.21).

À la lumière de cette analyse, et si bon nombre de divergences apparaît quant au niveau des structures des romans, de la narration qui s'avère l'une ultérieure, l'autre simultanée, du genre dont l'un s'apparente au journal intime et l'autre au roman fictif, et des détails tant factices que réels ainsi racontés, les deux auteurs usent cependant de la même Histoire libanaise contemporaine comme matrice fondamentale de la dynamique textuelle. Tout autant qu'ils se distinguent, les deux romans se font écho et semblent ainsi porter une seule et même âme laquelle commande largement le cheminement des actions. Au demeurant, des deux écritures émane le besoin de retracer le passé douloureux d'un pays martyrisé et tourmenté par ses blessures.

Bien que la résilience soit toujours partielle et jamais complètement achevable dans les deux romans, Najjar et Majdalani cherchent tous deux à affirmer leur appartenance à leur pays et à montrer l'importance de la résistance dans toute trajectoire résiliente : « nous ne partirons pas de ce pays, nous resterons ici, nous serons de nouveau heureux » (Majdalani, p.125) ; et plus loin : « NOUS NE PARTIRONS PAS, NOUS RECONSTRUIRONS- WE WILL NEVER LEAVE, WE WILL REBUILD – لن نرحل سنعيد بناء بيروت » (Majdalani, p.134); « we are staying » [...] « nous restons » (Najjar, p.290), phrases écrites tantôt en capitale, tantôt dans plusieurs langues comme pour inciter individus et collectivité à retrouver les chemins de paix et de liberté lesquels ne peuvent être affranchis que par le souffle de la résilience.



## **BIBLIOGRAPHIE**

### **A- CORPUS**

- Majdalani, Ch. (2020). *Beyrouth 2020 Journal d'un effondrement*. L'Orient des livres.
- Najjar, A. (2021). *Le Syndrome de Beyrouth*. Éditions Plon.

### **B- REFERENCES**

- Bachelard, G. (2011). *La poétique de l'espace* (10e éd.). P.U.F.
- Coutanceau, R. & Damiani, C. (dir.). (2018). *Victimologie évaluation traitement résilience*. Dunod.
- Coutanceau, R., Smith, J. & Lemitre, S. (dir.). (2012). *Trauma et résilience victimes et auteurs*. Dunod.
- Cyrulnik, B. (2003). *Le murmure des fantômes*. Odile Jacob (2008). *Autobiographie d'un épouvantail*. Odile Jacob.
- Cyrulnik, B. & al. (2014). *Résilience et relations humaines*. Dunod.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Éditions du Seuil (1972). *Figures III*. Éditions du Seuil.
- Haesevoets, Y-H. (2017). *Traumatismes de l'enfance et de l'adolescence un autre regard sur la souffrance psychique*. (2e éd.). De Boeck Supérieur.
- Hobeika, J. (2021). *Le salut viendra du verdict de la justice*. L'Orient-le jour.
- Houballah, A. (1998). *Destin du traumatisme comment faire son deuil*. Hachette Littératures.
- Jung, C. (1993). *Psychologie de l'inconscient*. (8e éd.). Georg éditeur (1993). *La guérison psychologique*. (6e éd.) Georg éditeur.
- La Meslée, V. (2020). *Beyrouth : journal d'un effondrement*. Le point.
- Lepage, E. (2016). *Géographie des confins*. David.
- Oliveira, E. (2005). *Nouvelle victimologie : le syndrome de Stockholm*. *Archives de politique criminelle*, 27, 167-171.